



Analyses

I. L'affairement et la langueur : deux tempo du « vivre-ensemble » à São Joaquim

Conditions de l'observation :

Mercredi 28 octobre 2009

9H30 – 10H30

Temps chaud et ensoleillé – forte humidité

La Feira São Joaquim ressemble à une fourmilière, dont les accès demeurent difficiles à déchiffrer. À l'intérieur, où tout semble grouiller, les flux s'organisent pourtant entre effervescence et langueur. Précisément, trois types d'activités rythment le lieu et les circulations : le commerce des marchandises, leur livraison et leur chargement, les activités d'achat. Ainsi, tandis que les négociants s'affairent autour de leurs étals et préparent avec soin leurs marchandises, des flots incessants de piétons de tout âge et de tout sexe, seuls, en couple ou en famille, vont et viennent entre les différentes allées du marché. Rares sont ceux qui déambulent. Rapide sans être hâtif, le pas est à la fois décidé, alerte et souple. Il s'agit de remplir son panier de marchandise, avec une certaine efficacité, sans pour autant négliger les multiples offrandes du lieu. Les arrêts sont fréquents, les saluts et conversations au bord ou à l'écart des étals également.

Par ailleurs, dans ce labyrinthe de venelles aussi nombreuses qu'étroites, la livraison et le chargement des denrées et multiples objets à vendre s'organisent efficacement. Des « chauffeurs de marchandises » s'empressent ainsi le long des allées, tirant ou poussant de longues carrioles chargées de victuailles, chargeant sur le dos ou le sommet du crâne quelques paquets informes, zigzagants toujours entre les étals et la foule. Malgré la masse des colis transportés, qui parfois leur cache la vue, la souplesse de leurs mouvements, la force qui se dégage de leurs corps (pourtant arc-boutés, voûtés, pliés par le poids de la charge), comme la dextérité avec laquelle ils évitent la foule et les obstacles, surprend. Tout dans leur démarche rappelle conjointement le poids du labeur et l'extrême plasticité des corps. Tour à tour, les nuques et les têtes se redressent ou oscillent de côté pour anticiper les trajectoires des uns et des autres, les mains et les bras se crispent sur les poignées des diables pour en assurer l'équilibre, les muscles du dos se tendent progressivement, les cuisses fléchissent dans un mouvement de retenue ou de poussée, les visages grimacent tandis que les maxillaires se resserrent comme pour accompagner l'effort...



Des croisements incessants (photos SB/RT)

Dans chaque allée, les croisements se multiplient alors, mais à des rythmes divers, sans corps à corps, et dans une politesse d'usage à la fois implicite et surprenante :

« Quand on a commencé à arriver au marché, l'image spatiale que j'avais, c'était le souk au Maghreb. Au Maroc, au Maghreb, on se touche, on est serré, c'est la promiscuité. Ici, pas du tout. Pour moi, c'est un peu étrange... On est proche de l'équateur... Pour moi, ça voudrait dire qu'on a des contacts physiques faciles. Mais au marché, on ne se touchait pas du tout... L'espace est petit, on est dans des petites ruelles... mais on se touchait pas » (Suzel)

« Ce qui m'a marqué au marché, c'est le respect des gens les uns vis à vis des autres. On ne se touche pas » (Stéphane)

Diverses tactiques corporelles et cheminatoires, partagées par l'ensemble des usagers du lieu, semblent de mises pour assurer cette fluidité des circulations et le respect des règles élémentaires du « vivre-ensemble » au marché. La première d'entre elle consiste à *louvoyer* c'est-à-dire à circuler tantôt à gauche de l'allée, tantôt à droite, dans un mouvement d'avancée assez rapide vers l'avant de l'ensemble du corps. Cette première tactique, chère aux chauffeurs de marchandises, est également utilisée par les jeunes hommes ou quelques femmes pressées venues faire leurs courses au marché. Une seconde tactique, proche de celle utilisée dans les arts martiaux asiatiques ou l'escrime, consiste à *esquiver* le corps de l'autre. Dans ce cas, il s'agit de déplacer assez furtivement les parties du corps situées dans le plan médian supérieur, de manière à éviter de toucher ou d'être touché. Plusieurs formes d'esquives peuvent être plus particulièrement observées :

- *le décentrage* qui consiste à faire dévier l'axe vertical supérieur du corps en inclinant le tronc vers l'avant, vers l'arrière ou sur les côtés ;
- *la torsion* qui consiste à opérer une rotation latérale, parfois furtive, du tronc ;
- *le retrait* dont l'art repose sur la capacité du piéton à projeter son buste vers l'arrière par extension légère du dos ;
- enfin, *le pas glissé*, couramment utilisé en danse et notamment dans le ballet classique, qui fait se conjuguer un mouvement d'effleurement du sol par les orteils et la voûte plantaire à un mouvement de décalage du pied et de la jambe sur le côté ou vers l'arrière.

À côté de ces agiles et implicites tactiques, à côté également du *tempo* régulier des nombreux croisements tissant la maille sociale du marché, l'indolence règne au cœur de la feira. Mais elle se joue à l'écart des va-et-vient des passants et des « chauffeurs de marchandises ». En effet, quelques interstices ou appuis, plus ou moins protégés des regards, offrent des parenthèses de langueur aux corps fatigués : rebord de marche, cagettes retournées, chaises plastiques sur lesquelles on s'appuie ou s'assoit le temps d'une conversation ; planches de bois, support de charrettes sur lesquels on s'étend et s'endort parfois ; surface d'un mur, d'une tôle, arête d'un présentoir contre lesquels on s'adosse ; amas de sacs sur lesquels on s'affale et contemple quelques heures durant le va-et-vient de ses congénères....

« Pour moi, à Feria São Joaquim, c'est la dualité corps en mouvement – corps en repos et j'ai vu aussi que le corps en mouvement, c'était tout le temps quelque chose lié au travail. Et il y avait cette coupure très nette entre ceux qui étaient en mouvement et qui étaient en train de travailler et ceux qui étaient en repos mais qui semble en attente. Nous on a vu des gens qui dormaient au milieu de tout cela, on a vu beaucoup de gens qui regardaient la télé, assis. Pas

mal de gens assis, gros...gros qui peuvent pas porter comme ça comme les autres. Je voyais pas des gens comme nous qui se promenaient. Même ceux qui achetaient, l'impression, c'est qu'ils achetaient pour vendre ailleurs. Eux aussi étaient en train d'acheter et de porter pour aller vendre ailleurs. » (Paola)



Des formes d'indolence (photos SB/RT)

Sur ses pourtours enfin, le marché se découvre. Des étals, faits de cagettes empilées, de tréteaux ou de sacs déposés le long des murs, dessinent là encore la silhouette de quelques ruelles commerçantes. Près du port enfin, une sorte de village d'éleveurs et d'artisans en plein air prend place et, tandis que chèvres, moutons, chiens, poules... vagabondent en toute liberté, les hommes s'affairent là encore de bicoques en bicoques, discutent au soleil ou se reposent.

Un bruissement mélodique

Malgré cette densité d'objets et d'hommes, malgré également le caractère commerçant du lieu et l'affairement lié à la régulation de ses activités, l'ambiance sonore de la Feira São Joaquim demeure paradoxalement calme. Ainsi, dans chaque allée, le visiteur baigne dans une ambiance à la fois métabolique et non ubiquitaire : des paroles échangées, des sons de voix ou d'activités humaines, le bruit incessant des cagettes que l'on déplace ou dépose, le frottement des roues de carrioles ou de brouette sur le sol... tous ces sons se mélangent sans pour autant se confondre dans un bruissement³⁷ mélodique. Ça et là, le calme ambiant permet aux pépiements des oiseaux d'émerger, au chant d'une femme ou au sifflement d'un commerçant de se faire entendre au loin, au son répétitif et grave de la râpe à légumes de marquer les allées maraîchères... Et partout, en fond sonore, la musique (celle des tonalités de la langue autant que celle des variétés) émergent d'un poste de télévision ou de radio. Partout aussi, les clappements de la tong sur le sol en éclats de marbres de la feira ou ses frottements sur la terre battue des allées maraîchères rythment le parcours des hommes et l'ambiance sonore de la feira :

« Le son... les marchands qui s'interpellent... Le sol est lisse... J'ai trouvé ça très doux. Le sol est lisse, on entend les flacs flacs des tongs » (Suzel)

³⁷ Nous empruntons le terme de « bruissement » à la psychologue et psychanalyste Edith Lecourt qui définit, par ce terme, « la façon dont un groupe « habite » spontanément l'espace sonore ». Lecourt, Edith (1994). *L'expérience musicale, résonance psychanalytique*, Paris, L'Harmattan

« L'histoire des tongs aussi, j'ai remarqué aussi. C'est quelque chose que je remarque toujours » (Paola).

« Pour moi, les sons, c'étaient les corps. Tous les sons, les femmes qui parlaient, qui chantaient... différentes manières de parler... très bahianais... » (Lénira)



Qualités de sol hétérogènes (photos RT / SB)

Frôlement, prolongements, raclements, gestes ambiants à São Joaquim

Dans ce véritable dédale pour les sens, quelques « gestes ambiants » rendent compte des qualités sensibles de la feira São Joaquim en même temps qu'ils participent de celles-ci, et particulièrement de cette sensualité palpable.

Frôlement

Un premier geste ambiant, caractéristique de la feira São Joaquim et mettant précisément en jeu la peau, consiste dans ce que nous avons choisi d'appeler : « le frôlement ». Le frôlement est typique des situations de croisement, notamment lorsqu'elles ont lieu dans des espaces étroits, peuplés et favorisant – pour reprendre une expression chère à Anne Jarrigeon – les « corps à corps ». Or le marché São Joaquim présente conjointement ces deux qualités. En son sein, le frôlement se manifeste par un contact à la fois bref, léger et superficiel de la surface de la peau. Plus qu'un attouchement proprement dit, plus qu'un frottement, il s'agit donc davantage, dans ces situations de croisement et d'évitement des chocs, d'un effleurement des épidermes ou des tissus. Dans le premier cas, la partie supérieure des bras (souvent dénudée dans cette zone de l'hémisphère où les températures sont élevées) est le plus souvent mobilisée. Dans le second cas, ce sont les tissus recouvrant le dos, la taille, la partie supérieure des jambes ou des hanches qui sont effleurés. À chaque fois, ces contacts légers et éphémères, le plus souvent esquivés dans des situations ordinaires de croisement, semblent ici aller de soi et redoubler autant la tactilité du lieu que sa voluptueuse indolence :

« J'ai pas senti les corps. Je ne les ai pas flairé... Mais je ne les ai pas sentis non plus. On se frôle, mais on ne se touche jamais. On passe de côté, on laisse passer les autres, on se touche pas (Suzel)

« J'ai eu le même a priori que Suzel. Quand on était dehors et qu'on attendait avant d'entrer, je me suis dit : oh, c'est comme les bazars au Maghreb. Donc je vais être frôlée, attrapée, je vais en avoir plein les oreilles. Et à peine rentrée, j'ai été étonnée de cette sensation de relatif apaisement. (Rachel)

Paradoxalement, la semi-nudité régnant au cœur du marché, si elle participe sans conteste de la sensualité du lieu, n'accroît ni la fréquence, ni la qualité des frôlements. Triviale peut-être, inconvenante sans doute malgré la moiteur ambiante et le caractère populaire du lieu, la nudité des bustes crée l'écart et l'esquive plutôt que la caresse. Celle des pieds, quasi-nus, foulant et effleurant les sols de la feira, ravive, au contraire, la qualité de contact du lieu :

« Après, il y a quelque chose qui m'a frappé. Des corps à demi nus. Ce sont souvent des corps masculins. Les torses sont nus et en bas, il y a le short. La nudité/demi-nudité fait partie du marché São Joaquim » (Rachel).

« Ces pieds nus et aussi cette histoire des torses nus masculins surtout parce que ceux qui sont en train de pousser ou de porter sont nus et ont le torse bien dessiné. Les muscles et tout cela. Même le plus gros... Il y en avait un comme ça aussi qui était en train de danser, qui était très beau et moi je le regardais pendant quelque temps. C'était très beau comme mouvement. Complètement nu avec son chapeau. Je le remarquai exactement parce que c'était un des seuls qui était en mouvement et qui ne travaillait pas » (Paola)

Enfin, la densité des objets, la proximité des textures et des matières, leur diversité - autant de qualités qui s'articulent à l'échelle des allées où ces objets sont, plus qu'exposés, entassés - favorisent les occasions de frôlement. Mais au-delà du bras, de la taille ou de la hanche, c'est bien l'ensemble du corps qui, dans ce cas, frôle ou est frôlé, entre en contact avec les matières et les textures : tresses de plantes médicinales suspendues au plafond que l'on effleure des cheveux et qui, un instant, nous pare d'une coiffe inattendue ; morceaux de tôles que l'on pourrait presque tâter en étendant le bras ; ballots de cigares contre lesquels nos coudes s'éraflent légèrement en passant ; sacs de jute posés au sol que la peau nue de nos jambes évite... Or, à chaque fois, ces frôlements s'accompagnent de ce que l'on pourrait appeler des « gestes ambiants associés ». Le bruissement, d'une part, qui réfère aux frémissements de la surface de la peau autant qu'aux légères émissions sonores que le mouvement des tissus effleurés laisse entendre aux passants en présence. Le sillage, d'autre part, qui caractérise la traînée olfactive, souvent aigre-douce, laissée par le croisement des corps et l'effleurement des peaux.

Prolongement, balancement, sillage

Un second geste ambiant, repérable au sein du marché São Joaquim, peut être qualifié de « prolongement ». Dans ce cas, plus que la peau, c'est l'ensemble du schéma postural du piéton qui est ici engagé. Le prolongement est couramment lié à des situations de labeur au sein du marché. Accroissant la qualité des ambiances de la feira à redoubler d'intensité autant qu'à s'étirer spatialement, il peut prendre plusieurs formes. Dans un premier cas, le prolongement consiste en un étirement du corps et en un allongement de sa longueur vers le haut ou vers les côtés. Ce type de prolongement (à l'horizontal ou à la verticale) ne se fait jamais sans la mobilisation d'objets. Ainsi, le corps peut être prolongé vers le haut, précisément par étirement de la tête par le port de ballots ou de sacs. Il peut être également prolongé vers l'avant, au niveau des avant-bras comme au niveau des poignées et des mains, lors de la traction (ou à l'inverse de la poussée) de carrioles, de brouettes ou de diables :



Des corps prolongés (photos SB)

« Quelque chose de très fort au niveau des bras, du cou, des épaules, exactement dans la portée, la poussée. Les chariots pour moi aussi étaient quelque chose d'important. Ou pour porter à la tête aussi. Toute cette partie en haut des épaules, du cou, de la tête pour porter. »
(Paola)

« Le corps prolongé : ce sont des gens qui poussent ou qui tirent des chariots...le corps est prolongé d'un objet ou d'un véhicule quelconque. Dans le corps prolongé, il y a aussi les gens qui portent sur la tête. Donc il y a le corps prolongé à l'horizontale et le corps prolongé vers le haut. » (Rachel)

Un autre type de prolongement, une nouvelle fois lié au labeur, met plus directement en jeu la main et les doigts de la main. Il est le fait des commerçants qui, à l'aide d'outils ou en mobilisant la dextérité de leurs doigts, coupent, tranchent, tirent, étirent, accrochent, trient, écossent, égalent... un certain nombre de denrées alimentaire ou d'objets destinés à la vente.

« La main en action : c'est-à-dire que moi, j'ai vu beaucoup de mains. Elle prend, elle coupe, elle tranche, elle tire, elle accroche, elle donne, elle balance et puis ça : geste du pouce pour dire bonjour. » (Rachel)

« Le travail des mains. Les mains qui épluchent le tapioca – les femmes qui écossent devant un mur, droite devant un mur, un homme à côté qui fait la même chose mais qui ne communique pas avec elle et qui prend le temps. La main qui tranche la noix de coco. »
(Thiago)

Enfin, un dernier type de prolongement mobilise plus particulièrement les bras et les mains. Il consiste en leur étirement vers le sol. Mais dans ce cas, le prolongement se double d'un balancement des membres supérieurs et des mains. Ce type de geste ambiant est davantage lié à des activités d'achat qu'à des activités de labeur. Il s'observe couramment lorsque des piétons (hommes ou femmes) transportent à bout de bras des sachets lourdement chargés de victuailles ou de marchandises. Dans ce cas, les membres supérieurs et le haut du corps sont pris dans un mouvement régulier d'oscillation de l'avant vers l'arrière tandis que le dos et la nuque se courbent vers le sol :



L'étirement et le balancement des membres inférieurs (photos SB)

Ces gestes ambiants, s'ils sollicitent surtout la partie supérieure du corps du piéton, mettent également en jeu les modalités sonores et olfactives. En effet, la prosodie comme les sifflets, récurrents chez les livreurs, participent autant de la régulation des circulations et des échanges au sein du marché que de l'effet de métabole et des gestes de prolongements :

« Etre prolongé aussi pour moi, c'est être ensemble. Pas qu'avec les outils, les objets. Prolonger le corps avec la voix » (Lénira)

Enfin, encore une fois, le corps, prolongé par la voix, l'est finalement aussi par son parfum qui, comme pour le frôlement, laisse à tout moment la trace de sa présence par quelques sillages odorants plus ou moins suaves.

Raclerment

Le dernier geste ambiant remarquable dans ce marché São Joaquim est exclusivement sonore. Plus qu'un frappement, plus qu'un clappement, il constitue un raclerment sec et bref : celui de l'arrière de la semelle de la tong Havaïanas – cette sandale d'été érigée autant en accessoire de mode qu'en chaussure du quotidien au Brésil – ripant âprement et régulièrement sur les sols de la feira. Ainsi, aux tonalités sèches et aigues de ce morceau de semelle souple en caoutchouc tapant sur le bitume d'entrée ou le sol en pierre reconstituée des allées des poissonniers s'ajoute le son plus grave et plus languissant de la même semelle accrochant la terre battue de l'allée des maraîchers :

« La première chose qui m'a marqué, c'est du point de vue sonore... Je m'attendais à avoir toutes les voix qui viendraient m'envahir... Eh bien, c'est pas les voix qui m'enveloppait mais la musique, le son de la télé, et le son des chariots qu'on tire ou qu'on pousse. Ça, c'est ce que j'ai perçu en rentrant. Puis en marchant au milieu du marché. Puis presque à la fin de l'expérience, je me suis rendue compte que les tonalités pouvaient changer suivant l'endroit où je me trouvais. Là où il y a de la viande, on entend qu'on coupe la viande ; là où il y a des fruits, ça

on l'entend plus. Par contre, il y a quelque chose que l'on entend tout le temps, c'est la tong qui racle sur le sol. C'est permanent. Ça claque pas vraiment, ça frotte » (Rachel)

États sensibles : enveloppement et apesanteur

La fréquentation de la feira provoque au sein de l'équipe d'observateurs réunis pour cette enquête des sensations assez ambivalentes, oscillant entre une très forte mobilisation corporelle et sensorielle et l'impression d'un relâchement malgré soi du corps et de l'attention. Pour décrire cet « état sensible » à São Joaquim, largement verbalisé lors des comptes-rendus d'expériences, deux termes nous semblent explicites.

enveloppement

Le premier est celui d'*enveloppement*. Dans le vocabulaire courant, l'enveloppement désigne à la fois l'action d'entourer délicatement quelqu'un à l'aide d'une protection et l'afflux soudain d'une sensation ou d'un sentiment. En psychopathologie, et en pédopsychiatrie notamment, l'enveloppement recoupe précisément ces deux versants de la définition du terme. L'enveloppement³⁸ est en effet une technique de soin spécifique dont l'objectif est de « rassembler le corps d'un enfant qui manque de contenance du fait de sa pathologie » (Delion, 2009). Cette technique réfère donc directement et tire parti de la sensibilité tactile, notamment cutanée, du piéton. Or, l'immersion au sein de la feira, aussi rapide soit-elle, semble précisément raviver ce premier stade du développement et les rôles fondamentaux de la peau : celui de surface primaire de réception et de contact du corps, celui de filtre protecteur contre les stimuli extérieurs, celui de récepteur des impressions sensorielles. Précisément, l'ambiance du marché São Joaquim instaure, chez le piéton, une charge émotionnelle forte et un rapport de proximité corporelle peu fréquentes dans un espace public. Des sensations de bien-être, de relâchement, de protection et de submersion sont verbalisées par l'ensemble des enquêteurs :

« On se sent bien à São Joaquim. On le dit tous. Vous l'avez tous dit. On n'est pas touché, on ne nous attrape pas, on ne nous appelle pas. On est respecté... chacun fait ce qu'il veut, tu peux manger, dormir, t'asseoir, discuter...Les gens vivent ici et tu vis...Il n'y a pas des règles pour te dire ce que tu as à faire, où tu dois t'asseoir, comment tu dois marcher. Les gens n'ont qu'à faire ce qu'ils ont à faire. Tu peux marcher tranquille, jeter un coup d'œil, t'approcher, regarder. La focalisation de chacun se fait à l'intérieur, sur les actions du quotidien, sur ce qui se passe ordinairement, pas à l'extérieur, sur ce qui se passe à l'extérieur. Il n'y a pas de dramatisation de la vie, de théâtralisation de la vie. C'est la vie qui s'organise de l'intérieur et qui te prends. Et ça interroge aussi les rapports privé/public. Là, tu es dans un espace public mais qui est organisé un peu comme si tu étais à la maison. C'est organisé, complexe, il y a de la flexibilité. » (Fabiana)

« Ici, l'architecture est comme un aquarium, une enveloppe. » (Xico)

³⁸ Dans la plupart des cas, cette technique consiste à envelopper avec douceur le corps du patient d'un linge humide, puis progressivement dans des tissus secs et des couvertures chaudes, de manière à permettre un réchauffement rapide de son corps. En advenant soudainement, ce réchauffement procure une sensation de bien-être chez le patient, qui se manifeste à la fois par une certaine détente musculaire, par la survenue de sourire, voire parfois par l'échange de regards et, sinon de langage, de sons. L'hypothèse fondatrice de ce type de thérapie est que « dans certains états pathologiques, cette technique d'enveloppement rassemblerait les éléments épars de représentation corporelle dans une enveloppe restaurant l'unité de la personne. Une possible amélioration (de l'état général de la personne) pourrait donc passer par un rétablissement d'une expérience de la surface du corps, comme aux premiers stades du développement » (Lamarsaude, 2004)

La tactilité et la sensualité prégnantes du lieu semblent pouvoir expliquer cet état sensible. Cerné par une ambiance sonore mélodique, le visiteur l'est également par la densité incroyable d'hommes, d'objets, de matières et de textures. Plus justement, la Feira São Joaquim enveloppe le piéton dans une forme de tactilité toute particulière. Diverses raisons participent de cette sensation partagée. La première relève de l'ambiance thermique du lieu. Le marché s'organise autour d'une série d'allées, pour la plupart couvertes, assurant ainsi, par contraste avec l'extérieur, une relative moiteur au lieu. Mise à l'épreuve par la chaleur, enduite de protection solaire, la peau se couvre alors rapidement d'un léger film de sueur, laissant entrevoir quelques perles au front, entourant certains d'une odeur forte et âcre. La nudité des bustes des hommes en plein labeur, dorés par le soleil, parfois très dessinés, brillants de sueur, s'expose au regard de chacun et redouble la sensualité de la feira. La nudité des pieds également, à peine habillés d'une tong, « affecte immédiatement le corps en déterminant l'image cinétique du personnage, sa façon de se mouvoir dans le monde, de même qu'elle donne à voir le cheminement d'une conscience entre la légèreté de la grâce et la lourdeur de l'existence » (Evrard, 1993). Enfin, la proximité des corps, induite par l'échelle du lieu, renforce l'extrême présence et prégnance des visages livrés sans fard au regard de chacun, marqués par l'effort ou la fatigue, souriants fréquemment.

« J'ai été marqué par les visages aussi. J'ai trouvé que c'était un espace où on voyait beaucoup les visages aussi. C'est quand même une dimension très forte dans un espace que de voir les visages » (Aurore)

La seconde raison est très directement liée à la taille du marché et à son mode de présentation des marchandises. Étendu, le marché ressemble en effet à un labyrinthe de galeries thématiques. Celles-ci, souvent étroites, donnent à voir une abondance de matières denses et hétérogènes : galerie des poissonniers et des épiciers exposant sur quelques présentoirs des amoncellements de crevettes et d'épices en tous genres ; galerie des bouchers, organisée en un face-à-face de hermes et de tables de découpe, d'où pendent, dégoulinent et s'étalent abats, viandes fraîches et séchées ; galerie des oiselières où virevoltent, dans des dizaines de cages accrochées au plafond, quelques espèces communes ; galerie des quincailliers, véritable caverne d'Ali Baba, où s'entassent par centaine bouchons de liège, visseries et autres accessoires domestiques ; galerie des maraîchers ou fruits et légumes exotiques s'alignent en amas colorés ...



Cadrage/enveloppement des matières (photos SB)

Partout aussi, ces nuances de teintes acidulées et cette brillance des fruits, l'aspect charnu des Calebasses ou granuleux des cabosses, ces dégradés de marron des bois médicinaux mis à sécher, cette rugosité des pierres ponce posées là... ensemble hétérogène et néanmoins prégnant qui sollicite continuellement, plus que l'œil, la main et l'ensemble des sens.



Prégnance des textures colorées (photos SB)

Enfin, ces odeurs, multiples et pourtant distinctes, organisées comme dans un patchwork qui, tout en imprégnant chaque allée d'une empreinte olfactive propre, participent encore de cette sensation tenace d'enveloppement : senteur persistante du poisson et des crevettes qui « prend à la gorge » ; odeur parfois fétide de la viande fraîche qui « prend aux tripes » et provoque autant la nausée que la fuite ; parfum légèrement acidulé des agrumes qui apaise et reconforte ; effluve forte et racée de la coriandre qui transporte...

« A São Joaquim, pour les odeurs, il y avait... on avait des zones assez distinctes, mais qui des fois se rencontraient un petit peu, se touchaient sans que cela fasse une nouvelle odeur. Il n'y avait pas ce que j'appelle des effets d'accord comme dans un plat cuisiné où les mélanges des odeurs des différents ingrédients font une nouvelle odeur qui est l'odeur du plat. Là, on avait pas ça. On avait bien la coriandre, la viande, les herbes pour les cérémonies de candomblé... On les sentait en même temps, qui se touchaient un peu mais qui ne se mélangeaient pas. J'ai trouvé ça agréable, facile à lire. Et puis, pas agressives. Même l'odeur de la viande, ça ne m'a pas gêné. » (Suzel)

« Pour les odeurs, j'ai eu l'impression effectivement que les odeurs ne se chevauchaient pas. Il y avait des juxtapositions d'odeurs. Par contre, j'ai toujours eu l'impression de me les prendre de face... Alors le poisson qui m'a pris à la gorge, la viande...Moi ça a été terrible la viande. Entre la voir et la sentir, heu...moi j'étais en apnée... Ça m'a pris aux tripes et je me suis bouché le nez, en apnée. J'ai cherché à sortir mais pas à sortir n'importe où. A chercher une odeur qui pouvait neutraliser l'odeur de la viande et donc je suis allée aux agrumes parce que je trouvais que c'était plus reconfortant les agrumes. Et puis, on a quand même trouvé le moyen de se perdre dans le marché et la seule façon de trouver la bonne sortie, ça été de refaire le chemin des odeurs. Je savais qu'il fallait que je termine par la coriandre parce que j'étais rentrée par la coriandre. » (Rachel)

« Au niveau des odeurs, pour moi le marché, c'était une très grosse épreuve. La viande... Ça été salvateur de croiser un homme qui mangeait une orange. Et là je me suis dit « ouf ». Les agrumes, la respiration. Passer par derrière, trouver les agrumes, ça m'a permis de respirer. Mais c'était pas l'endroit, les gens, c'était l'odeur. » (Aurore)

apesanteur

À cet état d'enveloppement s'ajoute un état d'*apesanteur*, probablement lié à l'ambiance du lieu et au relâchement tacite des corps. Par état d'apesanteur, nous désignons cette forme de légèreté qui semble à la fois commander les mouvements du piéton et l'habiter intérieurement. Ainsi, malgré la chaleur

moite de la feira qui alourdit considérablement les jambes, malgré la vue répétée de corps massifs ou courbés par la charge, malgré enfin ces corps endormis pesants sur les socles de charrues ou les sacs de jute, le poids de son propre corps paraît allégé. Le sentiment d'être comme « embarqué » malgré soi par le *tempo* et l'ambiance du lieu envahit tout notre être et redouble cette sensation de légèreté. De ce point de vue, marcher au sein de la feira s'apparente presque à une expérience de l'ivresse. Tout dans son propre schéma corporel est à réajuster. La gestuelle est ralentie, la souplesse du pas devient communicative, la raideur de la nuque et des membres laisse place à l'ondulation et à la courbure... Chaque mouvement, chaque lent réajustement de ses gestes, cette sorte d'allégresse intérieure et partagée témoigne de la poésie du lieu.

Dynamiques sensibles : le fourmillement et la suspension

Deux dynamiques sensibles propres à la feira São Joaquim peuvent être simultanément dégagées. À l'échelle du marché, l'animation constante des échanges comme le perpétuel ballet des corps et des marchandises procède d'une dynamique du fourmillement. Ici les conflits et les chocs potentiels, intrinsèques à la vie même du lieu, se négocient dans l'instant, se coordonnent avec souplesse : malgré la multitude, l'ensemble dégage une forme d'harmonie.

« Tout le monde est en mouvement avec les autres, mais de façon régulière, ensemble. Ça ne s'arrête pas. Et tu es obligé de faire pareil, tu es pris dedans. C'est tout le monde ensemble et en même temps, dans le même mouvement...Les gens vont ensemble de manière coordonnée... » (Xico).

« Oui, mais cela émerge des relations entre chacune des personnes qui sont dans le lieu et qui font le lieu. Il n'y a pas des gens plus importants que les autres. Chacun a son rôle. » (Fabiana).

« Ici, il y a des conflits potentiels tout le temps. Il n'y a pas une règle écrite comme au Shopping Center qui te dit de tenir ta droite. Le conflit, il est là tout le temps. Mais tout est négocié dans l'instant. C'est négocié sur le moment, quand ça se passe. » (Paola)

Plus près des corps, des ralentis ponctuent cette dynamique du fourmillement. Au coeur même du mouvement perpétuel qui caractérise la feira, des réajustements, des micro-arrêts, des désynchronisations ponctuelles se produisent, dans une dynamique de suspension.

« C'est arrêté mais pas figé, c'est pas une fin, juste une pause, une suspension. Tous les gens, à la fois les marchands et les gens qui étaient en train de faire leurs courses, c'était quelque chose de général. Même chez les gens qui déchargeaient. Même dans le déchargement, il y a cette suspension. C'est se baisser, prendre un sac et hop prendre le temps de réajuster son corps. C'est dans ces petits moments là que se jouent cette suspension. » (Aurore)

« J'ai trouvé cela très très poétique comme expérience parce que j'avais l'impression de faire l'expérience de la marche de l'arrêt. Pas de l'immobilité. Pas l'arrêt figé. S'arrêter un peu comme une suspension. La marche de la suspension. Les corps que j'ai vu étaient l'expression tous du dépôt des corps. Ça va avec l'arrêt, cette idée de déposer son corps. Il y avait énormément énormément d'appuis et la raison pour laquelle je me suis mis à comprendre cette idée de l'appui et du dépôt des corps, c'est que je me suis mise à marcher avec les mains sur les hanches. Et je me suis dit « j'ai pas l'habitude de marcher comme cela ». Et j'ai regardé autour de moi et j'ai vu que beaucoup de monde marchait comme cela. » (Aurore)